

Le règne végétal

Véronique Bessens

Numéro 68, automne 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4897ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bessens, V. (2004). Le règne végétal. *Brèves littéraires*, (68), 13–18.

VÉRONIQUE BESSENS

Le règne végétal

Vous excuserez le désordre, je ne sais plus trop où j'en suis... Faites attention aux cartons, aux meubles — nous déménageons, vous voyez, c'est l'heure du grand débarras! C'est pour cela que nous avons déballé tout ce foutoir... Mais je vous en prie, trouvez-vous un coin, une place, enfin installez-vous, je vous attendais. C'est que l'histoire est tout de même assez compliquée, vous voyez, il va falloir suivre et je ne suis pas certain d'être moi-même en mesure de... Cela s'annonce mal, n'est-ce pas? Je vous décourage. Rassurez-vous, rien n'est perdu. Il ne manque aucun morceau, c'est plutôt une question d'assemblage. Oui, il faudrait mettre de l'ordre dans tout ça...

* * *

Voyons, à quelle heure commence la journée, comment naît-elle?

La chambre du deuxième. À huit heures, il se retourne trois fois dans le lit, seul. Délicieux abîme : il la croit partie se promener, ou s'affairant dans le jardin, les mains pleines de pétales et de terre humide. Elle reviendrait ensuite lui raconter ses aventures jardinières, tacher les draps de boue, s'installant à côté de lui sans jamais enlever ses grosses bottes crottées, déjà prête à repartir. Le corps

jeté maladroitement sur l'édredon, une botte sur le lit, l'autre toujours enfoncée dans la terre humide du potager. Un œil taquin, attentif, qui le fixe avec avidité, l'autre furetant dans les baquets de fleurs, à la recherche de racines à découvert, de mille-pattes et de mauvaises herbes. Elle disposait parfois des pissenlits en grappes sur la table de la véranda ; simplement pour lui montrer qu'il était possible de faire des bouquets avec ces déchets du jardin. Si l'envie lui prenait, les têtes jaunes finissaient en salade, entre des feuilles d'épinard et de mâche. Il se retourne dans le lit et s'enfonce la tête sous l'oreiller pour déloger son absence. En s'étirant, il tente de prendre toute la place, d'envahir le lit. Il se couche en diagonale sur le ventre, les bras en croix. Environ trois heures passent ainsi, sans un bruit. Il s'écoute respirer tout seul, mais n'entend rien. Comme si son propre souffle ne se manifestait réellement que lorsqu'il se mêlait au sien.

Éclipsé par un demi-sommeil qui le protège de la journée, il s'étire à contrecœur et enfile ses pantoufles d'un pied timide. Le soleil ne l'a pas attendu pour se lever ; il s'en étonne encore tous les matins. Penaud, déjà las du jour, il s'éloigne du lit. Quelques pas suffisent pour atteindre la porte coulissante, qui cède sans effort sous son geste machinal. Le jardin n'a pas bougé, tout est à sa place. Un tableau parfaitement immobile, éclairé le jour, éteint la nuit. Rien de plus. Il pousse un soupir de satisfaction en refermant la porte, puis quitte la chambre encombrée des rêves du matin.

Le couloir : une vieille moquette étirée entre les deux murs recouvre le plancher de bois ondulé. Les pantoufles s'avancent sans conviction. D'instinct,

elles cherchent les replis familiers du tapis, les creux sculptés par ceux qui l'ont foulé auparavant. Des années de passage, puis sa seule présence. Le silence comble l'espace comme autrefois il le fuyait. Les pantoufles traînent alors qu'il se rend en aveugle jusqu'à la salle de bains. Il entre, mais ne touche pas à l'interrupteur et ne relève pas le store, préférant s'installer dans une pénombre rassurante. Il fait ensuite couler l'eau jusqu'à ce que la baignoire recueille une flaque, un petit lac assez grand pour l'accueillir, et s'y glisse comme un poisson desséché. Le moment qu'il préfère : la chair de poule qui lui vient lorsqu'il plonge dans l'eau brûlante, le contact grisant de l'eau avec son corps, l'instant avant qu'il ne s'habitue — un plaisir supérieur à tout ce qu'il connaît. Le niveau d'eau augmente alors qu'il s'enfonce jusqu'au cou. Les bras se replient le long du torse, la nuque se plie aux exigences des courbes de porcelaine. Une seconde somnolence s'empare de lui et il rêve à nouveau avant de subir la journée.

Il est déjà près de midi : il descend. L'escalier, droit et régulier, est une passerelle qui le mène de l'autre côté de la journée et le plonge dans la grande étendue vide des après-midi. À chaque marche, ses yeux arrivent à la hauteur d'un nouveau cadre ; l'étalage égoïste des amours et des amitiés collectionnées au fil des ans — liens de sang figés dans une photographie organisée (comme s'il fallait revenir éternellement à cette séance désagréable chez le photographe d'un grand centre commercial). Pourtant, un seul visage se détache de l'ensemble, détonne ; le cadre est légèrement de travers.

Elle se tient droite et bien centrée (plus solide que l'escalier), un énorme poisson pendu à bout de bras

au-dessus de la tête. Elle ne sourit pas, mais ses yeux renvoient une lumière étrange. À la fois espiègles, complices et lointains.

La dernière marche demande le plus grand effort. Une fois sa pantoufle engagée dans le vide, elle ira fatalement se poser sur le plancher du rez-de-chaussée.

Puis, il circule sans savoir ce qu'il cherche. Il est quinze heures. Non, ce n'est pas possible. C'est l'horloge paralysée qu'elle avait rapportée de ses sempiternels voyages chez les antiquaires. Il est en fait quinze heures moins les deux heures et quart de retard. Il a de l'avance sur son horaire. Dans le placard de l'entrée, il constate le vide laissé par ses bottes. Il a encore l'impression qu'elle va rentrer d'un moment à l'autre, surgir sur le perron, apparaître dans l'embrasure de la porte ou le surprendre dans un placard, attendant sagement qu'il la découvre, recroquevillée comme un cœur de tulipe. Elle lui dirait en tremblant : « J'ai perdu mes bottes ». Il aime la croire seule et pieds nus. Mais dans son for intérieur, il sait qu'elle est heureuse, libre et irretrouvable. Il le sait et pourtant, il la rêve encore fragile, et espère encore la ramasser sur quelque chemin pour la recouvrir de sa veste. Il voudrait qu'elle frissonne comme une feuille remuée par le vent d'automne, mais elle est solide comme un tronc de centenaire.

En entrant dans la cuisine, il se heurte à l'absence d'odeurs. Il ne cuit plus rien, maintenant. « Tout se mange cru. » Elle lui disait cela sévèrement lorsqu'il se plaignait de manger froid en chipotant ses légumes avec une petite moue. Il se souvient de ses ongles noirs de terre, posés sur la table de la

cuisine, ses yeux verts fixés dans le vide, errants. Tout cela tient dans une cuisine, entre le parquet et le plafond — ces souvenirs laissés en vrac autour de lui, flottant d'un mur à l'autre, vapeurs invisibles. Mais la cuisine l'épuise ; elle le vide de toutes ses ressources d'énergie. Il se fane.

Et comment la journée rapetisse-t-elle ?

Il s'assoit au salon et se fait la conversation. Il écoute parfois un disque, mais la musique est difficile à supporter. Ces séances ne durent jamais très longtemps. Les passages au salon sont toujours brefs, épisodiques. Comme la cuisine, le salon ne sert à rien sans elle. C'est une pièce inutile qui étouffe toute la conception de la maison. Une erreur impardonnable de l'architecte. La peinture au mur a perdu de son éclat, les tableaux se sont assombris. Il quitte la pièce en refermant soigneusement les portes vitrées.

La véranda : pause sur le pas de la porte. Le soir, il lui vient une drôle d'idée : il pourrait partir. (Est-ce même possible ?) Il hésite, puis ouvre enfin la porte et regarde avec stupeur le spectacle de son propre jardin éclairé par la lune. Le voilà entre deux mondes. Il hésite, comme toujours, mais ne pose jamais le pied dehors.

* * *

Le soir, après l'épreuve de la véranda, il s'enfonce au sous-sol. C'est là que tout se cristallise et s'éternise. Le temps ne passe pas, ne circule plus jusque sous terre. Une autre erreur de l'architecte : aération temporelle défaillante. C'est l'étage qui lui appartient encore entièrement ; elle s'y déplace avec autant d'aise qu'elle parcourt le monde en ce moment, ici et ailleurs — l'avant et le maintenant

réunis dans le même lieu improbable. Ici vit encore son œuvre secrète, dont il ne comprend toujours pas la miraculeuse création : est-ce possible ? Voyons, cela va à l'encontre des lois de la nature... Des plants de fraises suspendus à l'envers ! Des lianes poussant du plafond ! D'où lui était venue cette idée ? Il n'a jamais pu le savoir.

D'abord, elle avait tout détruit : les murs de ciment, les trois poutres qui soutenaient une partie des fondations. Et pourtant, la maison tenait. Elle s'acharna au marteau, à la pioche, puis avec la grosse hache du voisin. Pour le reste, il ne sait rien, puisqu'elle lui interdit d'observer les travaux. Puis, lorsqu'il eut enfin droit de descendre et qu'elle retira l'énorme cadenas qui verrouillait la porte, il constata, effaré, que la pièce avait été transformée en jardin suspendu.

Des fraisiers grimpaient le long d'un labyrinthe de treillis, le plafond était recouvert d'une épaisse végétation qui semblait pousser à même le plâtre et des plantes velues formaient un toit de verdure qui dégageait une chaleur humide, tropicale.

Il voulut d'abord abandonner ce jardin suspendu, le laisser se faner et se dessécher. C'est ce qu'il fit même, mais les fraisiers étaient têtus, les lianes tenaces, l'herbe en santé et les fleurs coriaces, se reproduisant follement comme en pleine forêt, protégées par quelque mystérieuse déesse végétale.

Ainsi, il fut contraint d'admettre que ce jardin ne mourrait jamais ; il vient donc l'arroser tous les soirs en pensant à elle, les plantes envahissant un peu plus chaque jour la grande maison de pierres.